



HAL
open science

DES PATRIMOINES SANS NOM ?

Michel Depeyre

► **To cite this version:**

| Michel Depeyre. DES PATRIMOINES SANS NOM?. Doctorat. France. 2017. cel-01617436v1

HAL Id: cel-01617436

<https://hal.science/cel-01617436v1>

Submitted on 16 Oct 2017 (v1), last revised 21 Oct 2017 (v2)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DES PATRIMOINES SANS NOM ?

Michel DEPEYRE
Université Jean-Monnet « Saint-Étienne)
EVS-Isthme, UMR 5600

Le XXème siècle nous a légué un vaste ensemble de lieux, d'événements, voire d'objets, tels les traces des deux guerres mondiales, mais aussi Tchernobyl, ou les terrils miniers et sidérurgiques, qui n'ont guère d'équivalents dans l'histoire antérieure. Comment les caractériser ? Nous nous trouvons face à des éléments atypiques plus ou moins importants qui sont en train de passer de l'Histoire à un autre régime, celui du Patrimoine. Mais alors comment dénommer un tel sous-ensemble patrimonial aux contours plus ou moins délimités ? Nombreuses sont les périphrases destinées à les qualifier : patrimoine noir, de la souffrance, du pire, négatif... Pourquoi de telles précautions oratoires ?

Nous avons engagé depuis plusieurs années une recherche sur certains de ces objets inclassables. C'est ainsi que nous avons travaillé sur les « crassiers » stéphanois et les problèmes engendrés par leur gestion et leur reconnaissance. Nous tentons ici d'élargir notre terrain d'étude, en vérifiant la possibilité de transfert de concepts à d'autres situations.

Il importe cependant d'avoir soin de procéder à des distinctions : les sols pollués par l'industrie ne sauraient être confondus avec les champs de bataille ou avec les charniers des camps de mise à mort nazis. Dans ces lignes, notre interrogation va principalement porter sur les empreintes et les traces laissées par les combats de la Grande Guerre, sur le front occidental.

I. DE L'HISTOIRE... AU PATRIMOINE

Les champs de bataille semblaient appartenir à un secteur du savoir bien défini, l'Histoire et même, l'histoire-bataille telle qu'elle fut enseignée jusqu'aux années 1960. Les ouvrages ont raconté par le menu les grandes victoires ou défaites. Les historiens ont étudié avec

minutie les opérations militaires¹. Mais aujourd'hui, cette masse d'événements relatés chronologiquement est délaissée au profit d'autres centres d'intérêt.

A. VARIATIONS DE LA COMMEMORATION

L'accumulation des commémorations diverses, l'inventaire considérable des champs de bataille et des cimetières militaires nous donnent l'impression fallacieuse que tout a commencé avec les deux Guerres mondiales. Et pourtant, la guerre n'est pas un fait récent, elle traverse les siècles. En réalité, le régime de la commémoration a changé dans le temps, ce qui produit cette impression d'une mémoire de guerre limitée dans durée. Sur le champ de bataille de Jarnac, bataille des guerres de religion, en 1563, il ne reste plus rien témoignant du combat entre catholiques et protestants. Seul un monument fut érigé à la mémoire de Louis de Condé, prince protestant tué lors de la bataille. L'historien allemand Reinhardt Kosselleck² a bien montré que jusqu'à la Révolution française, on commémore le général vainqueur, non les combattants morts pour tel ou tel souverain. Avec l'émergence du concept de « nation », la commémoration est désormais destinée à rappeler le souvenir de tous les morts, et pas seulement les héros vainqueurs. La Nation en armes se souvient alors de ses fils morts « au champ d'honneur ».

Quand en 2017, des visiteurs suivent le chemin parcouru en Russie par la Grande Armée de Napoléon, lors de la campagne de Russie de 1812, ils poursuivent toujours l'image du « héros » Napoléon, mise en scène dans les musées russes.

Les deux Guerres mondiales apportent une dimension quantitative qui rend difficile l'identification des défunts : on combat en masse, on meurt en masse. Les nouvelles armes employées, comme les obus, multiplient le nombre de soldats portés « disparus ».

Il convient de voir que nous sommes passés de la commémoration du héros, tel qu'il est chanté par Corneille dans des tragédies comme *Horace*, à la commémoration de masse, avec les grands cimetières de morts plus ou moins identifiés.

B. UN NOUVEAU REGIME D'HISTORICITE

¹ Sur le thème abordé ici nous pouvons citer le tome IX de la monumentale *Histoire de France contemporaine*, sous la direction d'Ernest Lavisse, Paris, Hachette, 1922, 551p. Parmi les auteurs, citons Charles Seignobos.

² Reinhart Koselleck, *L'expérience de l'histoire*, trad. Paris, Galimard-le Seuil, 1997, 247p., p. 139.

L'historien François Hartog³ est le premier à avoir pointé du doigt la modification essentielle survenue au long du XXème siècle : le changement de « régime d'historicité ». Auparavant, entre le passé et le futur, se plaçait le modèle à imiter tiré de l'Histoire. Désormais, cette Histoire n'apprend plus rien aux contemporains. On ne chante plus les héros des guerres du passé. Aux héros d'Homère et de Plutarque s'est substituée la masse des combattants dans leur anonymat. Henri Barbusse a décrit cela dans *Le Feu* et Céline en a souligné l'absurde dans *Voyage au bout de la nuit*. Dès lors, ne subsistent plus que les empreintes matérielles de la guerre sur le sol, les trous d'obus, les tranchées, les fortins... Ces objets deviennent des « isolats » rappelant un passé souvent oublié. Pierre Nora a donné à ces éléments isolés le nom de « lieux de mémoire ». Verdun est ainsi, pour les Français, un de ces « lieux de mémoire ».

Champs de bataille et lieux de souffrance sont engagés dans un processus qui les fait lentement sortir du simple domaine de l'Histoire pour entrer dans celui du Patrimoine, c'est-à-dire, ce qui se transmet de générations en générations. Mais pourquoi le transmettre ?

II. DES LIEUX SACRES... AUX LIEUX DE MEMOIRE

Le sacré est issu du monde païen, cela s'oppose dans le monde chrétien au « saint ». Le sacré peut être un objet ou un lieu sur lequel on ne porte pas la main. Il a deux faces : le lieu sacré est l'endroit du sacrilège perpétré, mais il est aussi celui du sacrifice offert à la divinité. Les champs de bataille nous présentent ces deux faces : l'ennemi a violé le sanctuaire national et commis un sacrilège, c'est aussi la place où est sacrifiée la *pars sanior* de la nation, sa jeunesse.

A. LE PARADIGME DU SACRE, VERDUN

Verdun n'est pas qu'un nom, c'est d'abord un lieu, un site frontalier en 1916. Michelin a très rapidement, après 1918, édité des guides des champs de bataille. L'un d'eux est consacré à Verdun. Un tel ouvrage permet aux anciens combattants comme aux familles, de visiter le site, tel un « monument » historique. Un lieu qui a un sens. Tout à fait au début de l'ouvrage, les auteurs écrivent ainsi :

³ François Hartog, *Régimes d'historicité*, Paris, Le Seuil, 2012, 321p., p. 145.

« Quatre cent mille Français sont morts pour la Patrie sur les champs de bataille de Verdun. C'est avec une respectueuse émotion que les visiteurs parcourent ce sol sacré et vénéreront ainsi la mémoire des héros qui s'y sont sacrifiés »⁴.

Nous retrouvons ici les mots de « sacré » et de « héros », mais aussi de « mémoire ». L'adjectif « sacré » ne doit pas surprendre, même en contexte laïc, il est utilisé dès l'époque pour parler de la route entre Verdun et Bar-le-Duc : « la voie sacrée ». Nous sommes bien ici dans la grande tradition du *Memento mortuorum* qui conduit les survivants à rassembler les corps des morts afin de les enterrer, tout comme dans *Antigone* de Sophocle (440 av notre ère).

B. HERITAGES ?

Depuis la Grande Guerre, le site de Verdun est un immense cimetière. En cela, il s'agit d'un patrimoine qui, selon le sens étymologique, se transmet de génération en génération, dans le respect de l'intégrité, voire de la piété.

Au fond, qu'est-ce que le patrimoine ? Evoquant « l'héritage culturel » dans « Sur l'héritage culturel », André Malraux dit : « Notre héritage, c'est l'ensemble des voix qui répondent à nos questions. »⁵ Malraux ne comprenait le mot « héritage » qu'en y reconnaissant les œuvres d'art de l'humanité. Le patrimoine s'est considérablement diversifié depuis, ce qui nous invite à réinterpréter ce dialogue entre l'Homme d'aujourd'hui et les fruits de son passé.

Les lieux associés à la souffrance de la guerre, comme Verdun, deviennent des lieux de patriotisme mais sont aussi de plus en plus conçus comme des « monuments », au sens étymologique, soit des lieux pour « avertir ». Il s'agit peut-être d'une des fonctions de la « lanterne des morts » de l'Ossuaire de Douaumont : avertir les descendants de ce que peut être la guerre et ses horreurs. Ils deviennent donc, par là-même, des objets transmettant l'héritage mémoriel des souffrances de la guerre. Callot avait peint les atrocités de la guerre de Trente ans. Les lieux de souffrance sont des outils afin de réactiver la mémoire de l'horreur.

Nous constatons donc un glissement depuis le lieu sacré pour une communauté nationale vers le « lieu de mémoire » décrit par

⁴ *Verdun – Argonne (1914-1918)*, Michelin, Paris, 1938, 170p., p. 2.

⁵ André Malraux, *Écrits sur l'art*, Paris, Gallimard, La Pléiade, t. I, p. 1192.

Antoine Prost à propos de Verdun⁶. Avant Verdun, on conservait la mémoire de la bataille et du général mais on ne conservait pas le champ de bataille.

Passés du champ de l'Histoire à celui du Patrimoine, les monuments et les lieux de commémoration de la Grande Guerre sont également passés du « lieu sacré » pour les générations de la guerre, à des « lieux de mémoire » pour les générations du temps présent. Ce type de patrimoine n'a pourtant rien à voir avec les châteaux forts et les cathédrales. Ses spécificités le mettent à part, loin des châteaux forts et des cathédrales... A peu près identifié, comment maintenant le dénommer ?

III. POURQUOI UNE TELLE PATRIMONIALISATION ?

Devant les champs de bataille et leurs cimetières, une question revient : pourquoi une patrimonialisation ? Une réponse morale serait tentante et consisterait à dire : « plus jamais cela... ». Les grandes festivités organisées par les Anciens combattants à Verdun, pour le vingtième anniversaire de 1937 prouvent suffisamment l'inanité de tels propos. Remarquons qu'en 1937, les processus de patrimonialisation n'étaient pas tous à l'œuvre et étaient donc loin d'être achevés. Nous étions toujours dans le temps de « l'anabase », pour reprendre le titre de l'historien athénien Xénophon⁷, c'est-à-dire de la remontée dans l'Histoire. Aujourd'hui, ces objets de la guerre nous invitent à une « katabase », cette fois-ci, une descente vers ce qui nous concerne le plus, voire une descente vers les enfers inventés de toutes pièces par nos contemporains. Les différentes formes de patrimoine nous invitent à cette démarche.

A. UN PATRIMOINE PALIMPSESTE

Derrière les monuments commémoratifs, derrière les champs de bataille, les sociétés du XX^{ème} siècle ont découvert les aspects négatifs de leurs fonctionnements et agissements. De tels éléments de patrimoine sont de véritables palimpsestes que le patrimonialiste et l'historien se doivent de déchiffrer.

De ce point de vue, Verdun est particulièrement explicite. Nous pouvons parler ici d'un paysage culturel à part entière : les

⁶ Pierre Nora, *Lieux de mémoire*, article d'Antoine Prost « Verdun », Paris, Gallimard, 1986, t. II, 3^{ème} volume, p. 110.

⁷ Xénophon, *Anabase*, éd. P. Masqueray, Paris, Belles Lettres, 1930, 2 vol., t. I, notice, p. 6.

interactions entre l'Homme et l'environnement sont remarquables. La guerre a modelé un nouveau paysage. Déchiffrer le paysage de Verdun suppose d'analyser les diverses strates, puisque le paysage est transformé par la guerre. Cela est particulièrement visible avec la forêt, après 1920 sur des sols empoisonnés ou rendus dangereux par les armes encore ensevelies, ainsi que les cadavres enterrés par les explosions.

B. LE DARK TOURISM

Depuis une trentaine d'années, les universitaires anglais et américains étudient ce qu'ils ont nommé le « Dark tourism », c'est-à-dire, les voyages organisés sur des sites de souffrance, tels les camps de concentration, mais aussi les lieux de la Traite négrière ou les champs de bataille. Le phénomène n'est pas nouveau, il est déjà en place après 1918 : les familles se rendent sur les champs de bataille afin de recueillir les corps des défunts, ou bien ce sont d'anciens combattants qui font visiter à leurs familles les lieux de leurs souffrances récentes. C'est dans cet esprit que Michelin publie ses guides des grands champs de bataille.

Avec de tels voyages se constitue un patrimoine mémoriel. Oradour-sur-Glane, Auschwitz-Birkenau, Verdun ou les plages de Normandie deviennent des lieux de visite comme les châteaux de la Loire... Les organisateurs en attendent des vertus pédagogiques. Faire le voyage pourrait ainsi être l'occasion de faire l'expérience de ce qui fut perpétré. On ne joue donc pas sur le simple savoir historique qui, ici, n'a qu'une vocation, celle d'authentifier. Ce qui est recherché, c'est de faire l'expérience la plus proche possible de ce qui a été vécu en ces lieux. L'émotion acquiert ainsi une valeur pédagogique, au risque de sombrer dans le voyeurisme.

C. QUEL NOM ?

Il est maintenant temps de revenir à la question initiale : quel nom attribuer à ce patrimoine ? Nous sommes en présence d'un patrimoine que nous qualifierons « d'apophatique ». Le mot, utilisé par Aristote, signifie à la fois « négatif » et « qui se définit par la négative ». Il est souvent utilisé en théologie pour caractériser une doctrine qui définit Dieu par ce qu'il n'est pas.

Le patrimoine constitué ici est le résultat de deux processus fondamentaux à l'œuvre au sein des mondes occidentaux entre le début du XXème siècle et la fin du siècle : d'une part la massification des conflits qui concernent toujours de plus en plus d'hommes et

d'activités, et d'autre part, la « brutalisation » des sociétés à partir de 1919, telle qu'elle fut diagnostiquée par George Mossé. Nous avons affaire à « l'envers du processus de "civilisation" de Norbert Elias »⁸. Un tel patrimoine porte toutes les contre-valeurs de ce qu'on a appelé, à partir de 1766, la « civilisation ».

En négatif, ce patrimoine nous dit ce qu'est devenue une large partie des sociétés européennes : c'est l'ère des masses, de l'anonymat et de la technique poussées jusqu'aux crimes.

*

* *

Ce n'est pas un hasard si un tel ensemble d'objets patrimoniaux peut poser des problèmes aux patrimonialistes et aux conservateurs. Que conserver ? Pourquoi conserver ? Pour qui ? Un tel patrimoine a le mérite de renvoyer à nos contemporains l'image de ce qu'ils peuvent être capables d'accomplir de plus destructeur. Nous rejoignons ainsi ce que Henri-Pierre Jeudy disait du patrimoine : un « miroir des sociétés »⁹.

De ce point de vue, nous sommes bien éloignés de la vision idyllique que les médias donnent du patrimoine. Fuyant Troie, Enée parvient à Carthage au chant premier de *l'Enéide*. Visitant un nouveau temple, il découvre alors des fresques décrivant ses aventures funestes et Virgile de rajouter : « ...*sunt lacrimae rerum* », les larmes lui vinrent en contemplant ces peintures... Constatons que le poète latin utilise le substantif *res*, c'est-à-dire la « chose », comme s'il n'arrivait pas à donner un nom à ces peintures décrivant la catastrophe militaire que représente la chute de Troie ¹⁰.

⁸ Emmanuelle Loyer, *Une brève histoire culturelle de l'Europe*, Paris, Champs Histoire, 2017, 507p., p. 130.

⁹ Henri-Pierre Jeudy, *La machinerie patrimoniale*, Paris, Sens et Tonka, 2001, 127p.

¹⁰ Virgile, *Enéide*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard La Pléiade, 1997, 1386p., éd. Jeanne Dion et al., livre premier, vers 462, p. 272.